

Annexes

LES EXTRAITS DE LA PIÈCE

Extrait 1 (Le début de la pièce) : trois versions

Original de la pièce de Gertrude Stein : version anglaise

ACT ONE, Scene 1

June 1940. The garden outside DENISE's chateau. A tree with circular bench at center. Garden furniture at left. Stage Right is dimly lighted. FERDINAND sprawls on a bench. DENISE is sitting and shelling peas.

DENISE. Oh dear I am so tired of working I wish I could be rich again, oh dear. I want to be rich, anyway I never want to shell a pea or dig a potato or wash a dress. I want all vegetables to groves in cans not in the ground. I want all clothes washed in a laundry and I want all stockings bought new and thrown away. That is what I want, oh dear. Ferdinand, when Henry and I were first married and he was in the army, oh it was wonderful and now he just does nothing, for Heaven's sake can't you make him earn something and help us. Ferdinand just don't stand there, take my side, make your brother Henry do something, I love Henry. You know I love him, he is my husband but you can influence him. Ferdinand why don't you take my side, Ferdinand, why don't you take my side?

FERDINAND. Denise, I do take your side, I do, I do take your side, and I take everybody's side. Don't keep at me, you make me cry, I know you're miserable. I take everybody's side, that is the way I am, I do take everybody's side.

DENISE. Don't cry, Ferdinand, no Ferdinand don't cry, no don't cry, but I am not everybody. I am just me, why don't you take my side.

FERDINAND. (FERDINAND crosses away angrily) My God, Denise, everybody's side, no you are right, Denise, I don't take anybody's side, of course I don't take anybody's side, of course I don't take anybody's side. My God look at us, here we are, can you take sides when you are in prison. Denise, we are all in prison, every Frenchman is in prison, no you are right, Denise, I do not take anybody's side, how I want, how I do want to take everybody's side, but you can't take sides in prison, every Frenchman in France is in prison, but you can't take sides in prison, that is what prison is. Go away, Denise, I can't take anybody's side.

(FERDINAND sits hopelessly on bench at the tree)

Gertrude Stein, *Yes is for a very young man*, Pushkin press, London, 1946 first edition, droits réservés.

Première traduction d'Olivier Cadiot, avril 2004

Acte I scène 1

*Jardin du château de Denise
arbre au centre avec banc circulaire autour
mobilier de jardin sur la gauche
plateau cour dans l'ombre
Ferdinand s'étire sur un banc
Denise assise écosse des petits pois*

Denise

Oh nom d'un chien
j'en ai assez de travailler

Oh si seulement j'étais riche encore

Nom d'un chien
je veux être riche

Bon en tout cas
je ne veux plus jamais écosser un seul petit pois ni éplucher une pomme de terre ni laver une robe

Je veux que tout légume pousse en boîte
plus dans le sol

Je veux que tout vêtement parte au pressing
je veux que tout bas s'achète neuf et jetable

C'est ça que je veux nom d'un chien

Ferdinand
quand Henry et moi on venait de se marier il était à l'armée
ah c'était merveilleux
et maintenant il ne fiche plus rien

Mais pour l'amour du ciel tu ne veux pas lui faire gagner un peu quelque chose ça nous aiderait

Ferdinand ne reste pas planté là
prends mon parti
ton frère Henry allez trouve-lui quelque chose à faire
j'aime Henry
tu sais que je l'aime

C'est mon mari mais toi tu peux l'influencer
Ferdinand
pourquoi ne prends-tu pas mon parti
pourquoi ne prends-tu pas mon parti

Ferdinand

Ferdinand

Denise
mais si je prends ton parti

Mais si mais si je prends ton parti
je prends le parti de tout le monde

Laisse-moi tranquille
tu me fais pleurer
je sais que tu es malheureuse
je prends le parti de tout le monde
c'est comme ça que je suis

Je prends toujours le parti de tout le monde

Denise

Ne pleure pas
Ferdinand
non Ferdinand ne pleure pas

Non ne pleure pas

Je ne suis pas Tout le monde
je suis seulement moi

Pourquoi ne prends-tu pas mon parti

Ferdinand

Mais mon Dieu
Denise
le parti de tout le monde ?

Mais tu as raison Denise
je ne peux pas prendre le parti de personne

Évidemment
je ne prends pas le parti de personne
évidemment je ne prends pas le parti de personne

Mon Dieu mais regarde-nous on y est
est-ce qu'on peut prendre parti en Prison

Denise nous sommes tous en prison chaque Français est en prison

Denise tu as raison je ne prends pas le parti de personne
oh comme je voudrais oh comme je voudrais vraiment prendre le parti de tout le monde
le monde

Mais tu ne peux pas prendre parti en prison
chaque Français en France est en prison
et on ne peut pas prendre parti en prison

La prison c'est comme ça

Va-t'en Denise
je ne peux pas prendre le parti de Personne

Ferdinand s'assied désespéré sur le banc sous l'arbre

Gertrude Stein, *Oui dit le très jeune homme*, traduction Olivier Cadiot, 2004.

Deuxième traduction d'Olivier Cadiot, février 2010 (pages 2 à 3)

Acte I scène 1

Jardin du château de Denise. Un arbre au centre avec banc circulaire autour. Mobilier de jardin sur la gauche. Plateau cour dans l'ombre. Ferdinand s'étire sur un banc. Denise assise écosse des petits pois.

Denise

Zut j'en ai assez de travailler oh si seulement j'étais riche encore, oh zut. Je veux être riche, bref

je ne veux plus jamais écosser un seul petit pois ni aller aux pommes de terre ni laver une robe. Je veux que tout légume pousse en boîte et pas dans le sol. Je veux que tout vêtement parte au pressing et je veux que tous les bas s'achètent neufs et jetables. C'est ça que je veux, nom d'un chien. Ferdinand, quand Henry et moi on venait de se marier et il était à l'armée, ah c'était merveilleux et maintenant il ne fiche plus rien, mais pour l'amour du ciel tu ne veux pas lui faire gagner un peu quelque chose ça nous aiderait. Ferdinand ne reste pas planté là, prends mon parti, ton frère Henry allez, trouve-lui quelque chose à faire, j'aime Henry. Tu sais que je l'aime, c'est mon mari mais toi tu peux l'influencer. Ferdinand pourquoi ne prends-tu pas mon parti, Ferdinand, pourquoi ne prends-tu pas mon parti ?

Ferdinand

Denise, mais si, je prends ton parti, mais si, mais si, je prends ton parti, je prends le parti de tout le monde. Laisse-moi tranquille, tu me fais pleurer, je sais que tu es malheureuse. Je prends le parti de tout le monde, c'est comme ça que je suis, je prends vraiment le parti de tout le monde.

Denise

Ne pleure pas, Ferdinand, non Ferdinand ne pleure pas, non ne pleure pas, je ne suis pas tout le monde. Je suis seulement moi, alors pourquoi ne prends-tu pas mon parti ?

Ferdinand furieux

Bon Dieu, Denise, le parti de tout le monde, non tu as raison, Denise, je prends le parti de personne, c'est ça, je prends le parti de personne, voilà je prends le parti de personne. Mais bon Dieu regarde-nous, regarde où on en est, est-ce qu'on peut prendre parti en prison. Denise, nous sommes tous en prison, chaque Français est en prison, non tu as raison, Denise, je prends le parti de personne, oh comme j'aimerais, oh comme j'aimerais prendre le parti de tout le monde, mais on ne peut pas prendre parti en prison, chaque Français en France est en prison, et on ne peut pas prendre parti en prison, voilà c'est ça la prison. Allez va-t-en, Denise, je prends le parti de personne.

Ferdinand s'assied désespéré sur le banc sous l'arbre

Gertrude Stein, *Où dit le très jeune homme*, traduction Olivier Cadiot, 2010.

Extrait 2 (Acte 1 scène 1, pages 8 à 11)

Henry et Denise sortent en se querellant vers la maison. Ferdinand est allongé aux pieds de Constance assise sur une chaise et lève ses yeux vers elle.

Constance

Denise est très adorable.

Ferdinand

Oui.

Constance

Et Henry l'adore vraiment.

Ferdinand

Oui.

Constance

Et elle adore Henry.

Ferdinand

Oui.

Constance

Et toi Ferdinand ?

Ferdinand

Oui.

Constance

Oui peut être dit un peu trop souvent.

Ferdinand

Oui.

Constance *S'écartant de lui*

C'est maintenant que ça commence, tout commence maintenant.

Ferdinand

Oui.

Constance

Ferdinand, ne sois pas barbant et stupide.

Ferdinand *La suivant*

Constance, Constance qu'est-ce que je peux dire, qu'est-ce qu'on peut dire d'autre ici que oui, non ne veut rien dire, non ne veut rien dire maintenant, mais oui oui dit quelque chose. Oh mon Dieu, oui ça veut dire toi, ça veut dire toi, oui c'est ça, tu ne veux pas que ça dise toi mais ça le dit, oui, oui, oui.

Constance *Lentement*

Oui, oui c'est pour un jeune homme, et toi Ferdinand, tu es un très jeune garçon, oui tu l'es, oui, c'est pour un très jeune, un très jeune homme, mais moi je ne suis pas si jeune, non je ne le suis pas, et voilà je dis non. Je dis toujours non. Tu sais, Ferdinand, oui tu sais que je dis toujours non.

Ferdinand

Oui.

Silence

Constance

Et la vie, maintenant Ferdinand, c'est oui.

Ferdinand

C'est oui pour moi.

Constance

Oui et c'est non pour moi. J'aime penser à toi comme oui, Ferdinand.
Tu devrais aimer penser à moi comme non.

Ferdinand

Ne sois pas une ennemie Constance, ne sois pas une cruelle ennemie, la cruelle ennemie qui dit toujours non, cruellement non, celle qui dit oui à la fin et on est déjà mort. Pas de ça, Constance, ne dis pas non, si tu dois dire non, dis-le après, dis oui d'abord, dis oui Constance, tu dois dire oui.

Constance

Mon pauvre Ferdinand, même si je disais oui ce serait non, il faut que ce soit non, mon pauvre Ferdinand, tout ne fait que commencer et tu sais, tu dois vraiment bien savoir que ça doit commencer par non, continuer avec non finir avec un non, mon pauvre Ferdinand, c'est comme ça.

Ferdinand

Oui.

Constance

Oui, Ferdinand, ça doit être non.

Ferdinand

Alors il n'y a aucune différence entre défaite et victoire.

Constance

Aucune maintenant. Ferdinand, Ferdinand, non il n'y a aucune différence entre défaite et victoire, pas maintenant, attends Ferdinand, ce sera toujours un non, mais attends Ferdinand, attends.

Gertrude Stein, *Oui dit le très jeune homme*, traduction Olivier Cadiot, 2010.

Extrait 3 (Acte 1 scène 1, p. 17)

Denise

Les hommes américains font tout pour leurs femmes, ils gagnent énormément d'argent et leurs femmes le dépensent, c'est ce que dit Constance. Oh Henry

Elle appelle

descends vite, viens écouter ce que dit Constance.

Henry

Entrant rapidement une chaussure à la main

Qu'est-ce qu'il y a Constance ?

Denise

Elle dit que les hommes américains gagnent énormément d'argent et que leurs femmes le dépendent, voilà ce qu'elle dit. Écoute ce qu'elle dit, Henry, tu adores écouter ce qu'elle dit, écoute ce qu'elle dit, écoute.

Henry

Enfilant la chaussette que Denise lui a reprise.

C'est l'enfer, tu me fatigues.

Denise

Mais écoute, Henry, écoute. Tout ce que tu dois faire c'est t'engager dans l'armée comme Achille et tu gagnerais suffisamment ta vie, pas autant que ces Américains que Constance admire tant mais suffisamment, écoute, Henry, écoute.

Henry

Oui, écoute, écoute.

Ils écoutent passer les tanks plus bas.

Amèrement

Oui, écoute, tu me dégoûtes, oui écoute, écoute, écoute.

Gertrude Stein, *Oui dit le très jeune homme*, traduction Olivier Cadiot, 2010.

Extrait 4 (Acte 1 scène 3, p. 43)

[Constance et Denise se rencontrent à la gare du village. Denise revient de l'enterrement de son cousin.]

Constance

Un Français qui tue des Français, comment pouvez-vous Denise, comment pouvez-vous parler comme ça, comment pouvez-vous ?

Denise

Mais Constance vous ne comprenez pas, ce ne sont pas des Français, ce sont des terroristes et c'est le devoir de vrais Français comme mon cousin. C'est leur devoir, leur devoir, leur devoir, c'est leur devoir.

Constance

Bon eh bien j'espère que chaque Français qui pense que c'est son devoir de tuer des Français finira comme votre cousin William.

Denise

Oh vous et Henry et toute la famille d'Henry qui traite le Maréchal de crétin, vous ne savez pas ce que c'est que faire son devoir, vous ne savez pas vous ne savez pas, vous ne savez pas.

On entend un sifflement de train

Ah voilà mon train, au revoir Constance, passez voir la petite Christine, venez voir la petite Christine, oh la chérie, j'y vais.

Gertrude Stein, *Oui dit le très jeune homme*, traduction Olivier Cadiot, 2010.

Extrait 5 (Acte 2 scène 2)

[Nous sommes dans le salon de Constance. La radio annonce que Paris est libéré. Olympe et Clotilde vont acheter des drapeaux au bazar, chez le plus grand collabo du village... Entre Denise.]

Denise

Bonjour Constance.

Constance

Heureuse Denise, heureuse que Paris soit libéré ?

Denise

Oh bien sûr, bien sûr, écoutez oui, encore que, enfin oui, bien sûr, vous savez Constance, Achille s'est engagé dans l'armée, il dit qu'il veut aider les Américains à battre les Japonais.

Constance

Il dit ça ah vraiment. Eh bien tu lui diras de ma part que les Américains n'en veulent pas, ils ne le prendront jamais. Tu peux lui dire ça de ma part.

Denise

Qu'est-ce que vous voulez dire par «prendront pas» ? Il faut qu'ils le prennent, l'armée française le veut, bien sûr qu'ils le veulent, il a écrit à son vieux capitaine pour lui dire qu'il est prêt à s'engager avec lui. Bonté divine ne pas prendre un Aviateur qui a descendu six avions ennemis. Bien sûr qu'ils en veulent.

Constance Furieuse

Je te dis qu'ils n'en veulent pas et qu'ils ne le prendront pas. L'armée française peut bien le prendre s'ils le veulent, nous non. Mais dis-moi Denise, pourquoi est-ce qu'il veut se battre maintenant, pourquoi ne reste-t-il pas fidèle à ses idées ?

Denise

Évidemment tu ne comprends pas, tu ne comprends jamais, aussi longtemps que le Maréchal est à la tête du gouvernement, il obéit au Maréchal, n'importe quel bon soldat ferait ça et maintenant que le Maréchal n'est plus à la tête du gouvernement, Achille naturellement obéit à celui qui est présentement à la tête du gouvernement et donc il s'engage dans l'armée. Tout le monde devrait être capable de comprendre ça.

Constance

Donc Achille est comme un chien, si on lui dit donne la patte il donne la patte et si on lui dit attaque, il attaque. À quoi bon être un homme pour devenir comme ça, à quoi bon ? En tout cas je peux vous dire que les Américains ne voudront jamais aller se battre avec un type pareil. Je ne pense pas vraiment que l'armée française agira autrement.

Denise

Vous êtes simplement jalouse, vous ne connaissez personne qui aurait abattu six avions.

Constance

Et qui ne porterait pas ses décorations parce qu'il serait si modeste même si tout le monde est au courant.

Denise

Vous êtes atroce, je vous ai toujours détestée et tant que l'Amérique n'était pas victorieuse je n'y faisais pas attention mais maintenant qu'elle est victorieuse, qu'elle s'est débarrassée de ce cher Maréchal, qu'elle a ouvert la porte au bolchevisme, qu'elle déteste l'aristocratie, je vous le dis Constance, je vous déteste, je vous déteste vous et tous les Américains, je vous déteste.

Constance

Et pourtant Achille veut se battre à leurs côtés.

Denise

S'il le fait c'est parce qu'il le fait parce qu'il le fait en tant que Soldat.

Constance

Ça ne sert à rien de parler, Denise, ils ne le prendront pas. Rien ne peut me faire croire que l'armée française va le prendre. Non je pense qu'ils ne le prendront pas malgré les six avions. Non, tout ce temps, bon on ne s'est pas dit grand-chose, mais maintenant que la France est libérée on va se dire ce qu'on pense vraiment. Non l'Armée Française ne veut pas d'Achille.

Denise

Monstre, s'ils ne le prennent pas je sais que ce sera de votre faute, la faute de ces atrocités Américains, et ça va briser le cœur de ma mère et ça va attrister Achille, plus jamais, plus jamais, plus jamais, mais plus jamais je ne vous reparlerai, plus jamais.

Elle sort en courant, Constance s'assied lentement

Gertrude Stein, *Oui dit le très jeune homme*, traduction Olivier Cadiot, 2010.

BIOGRAPHIE ET BIBLIOGRAPHIE DE GERTRUDE STEIN

À propos de son portrait (p.22)

« Automne 1906. Miss Stein rapporte chez elle, rive gauche, son portrait peint par Picasso et tant attendu. Tout au long du printemps précédent, l'artiste l'a fait poser dans son atelier du Bateau-Lavoir. Sans succès. Quatre-vingt-dix séances de pose, au bout desquelles il a lâché ses pinceaux, excédé. « Je ne vous vois plus quand je vous regarde. » En septembre, à son retour de Catalogne, il a repeint la toile en une seule fois, sans modèle et sans hésitation. Le résultat est une sorte de masque rude, sans concession, dont la structure massive fait penser aux lignes primitives de l'art ibérique roman et de la statuaire nègre. La rumeur veut que le portrait ait été mal accueilli par l'entourage de Gertrude Stein qui ne le trouvait pas ressemblant et que, comme celle-ci en faisait la remarque au peintre, il lui ait répondu : « Ne vous inquiétez pas, votre portrait et vous, vous vous rencontrerez plus tard... » Prudente, Gertrude prétendra dans ses mémoires de 1934 qu'elle a toujours été contente de son portrait : « C'est la seule reproduction de moi qui soit toujours moi ¹. »

1. Gertrude Stein, *Picasso*, Paris, 1978, p. 20.

Valérie Bougault, « Des Américains à Paris » in *Paris Montparnasse à l'heure de l'Art moderne*, Terrail, 2001.

Biographie

Gertrude Stein (1874-1946) Cinquième enfant d'une famille juive allemande installée aux Etats-Unis, Gertrude Stein naît le 3 février 1874 à Alleghany, en Pennsylvanie.

Elle effectue avec sa famille des séjours en Europe pendant son enfance et passe la plus grande partie de celle-ci en Californie.

Elle perd ses parents en 1888 et en 1891.

Après des études de psychologie, elle étudie la médecine de 1897 à 1901.

En 1902, elle rejoint à Paris son frère Léo. Tous les deux étaient collectionneurs d'art ; Gertrude défend l'art moderne – notamment Picasso, qui fera un célèbre portrait d'elle en 1906 – et les cubistes. Elle sera à ce titre l'une des grandes collectionneuses de la jeune génération des artistes d'avant-garde. Elle choisit la France comme terre d'adoption.

En 1907, elle rencontre Alice B. Toklas, dont elle fait sa secrétaire, sa confidente, sa compagne et dont elle partagera la vie à partir de 1909 et jusqu'à sa mort.

Elles vivent à Paris dans un appartement au 27 rue de Fleurus qui devient un lieu de rencontre, un Salon. Elles y reçoivent ce qui représente l'avant-garde littéraire et artistique de toutes nations : leurs amis Picasso et Matisse, George Braque, Henri Rousseau, Juan Gris, Max Jacob, Marie Laurencin, André Derain, Félix Vallotton, Guillaume Apollinaire, Erik Satie, les Ducan... Puis après la guerre Valéry Larbaud, Tristan Tzara, Ezra Pound, Jean Cocteau, André Masson, Ernest Hemingway... Elle reçoit aussi tous les Américains de passage.

Lorsqu'éclate la Première Guerre mondiale, les deux femmes prennent leur voiture (qui n'a pas de marche arrière ! « Cette femme ne sait qu'aller de l'avant ! », nous dit, amusé, Olivier Cadiot) pour participer à l'approvisionnement des hôpitaux de campagne et au transport des blessés.

En 1933, après les premières publications de ses ouvrages qui ne rencontrent que des lecteurs avertis, paraît *l'Autobiographie d'Alice Toklas*, livre de facture classique, qui fait d'elle un auteur à succès, ce qui n'est pas sans la contrarier. Elle effectue alors une grande tournée américaine de conférences.

En 1938, Alice et Gertrude déménagent rue Christine.

Lorsqu'éclate la Seconde Guerre mondiale, elles quittent Paris et s'installent dans le village de Bilignin, dans l'Ain puis en Savoie, à Culoz.

Gertrude Stein meurt à Paris en 1946 d'un cancer de l'estomac.

Elle est enterrée au cimetière du Père Lachaise.

Gertrude Stein est souvent présentée comme une femme intelligente, charmante, joyeuse, remplie d'un humour à la fois corrosif et drôle.

Bibliographie

Les noms sont donnés en français lorsqu'ils ont été traduits en français, en anglais dans le cas contraire.

1909 *Trois vies*, Gallimard, 1954 ; « L'imaginaire », 1981.

1914 *Tendres Boutons*, Caen, Nous, 2005.

1922 *Geography and Plays*, Boston, Four Seas, 1922.

1925 *The Making of Americans*, Paris, Contact Editions, 1925.

1926 *Composition as Explanation*, London, Hogarth Press, 1926.

1930 *Lucy Church Amiably*, Paris, Plain Edition, 1931.

1931 *Before the Flowers of Friendship Faded Friendship Faded*, Paris, Plain Edition, 1931.

How to write, Paris, Plain Edition, 1931.

1932 *A long gay Book*, Northwestern University Press (15 Dec 2006).

Operas and Plays, Paris, Plain Edition, 1932.

1933 *Autobiographie d'Alice Toklas*, Gallimard, « L'imaginaire », 1934.



© Succession Picasso 2010, © Metropolitan Museum of Art, dist. RMN / image RMN

- Matisse Picasso and Gertrude Stein with Two Shorter Pieces*, Paris, Plain Edition, 1933.
 1934 *Four Saints in three Acts an Opera to Be Sung*, New York, Random House, 1934.
Portraits and Prayers, Random House, 1934.
 1935 *Narration*, University of Chicago Press, 1935.
Lectures in America, Random House, 1935.
 1936 *L'Histoire géographique de l'Amérique ou la relation de la nature humaine avec l'esprit humain*, Christian Bourgois, 1978.
 1937 *Autobiographie de tout le monde*, Seuil, 1978.
 1938 *Picasso*, Paris, Flourey, 1938 ; Christian Bourgois, 1978 ; 2006.
 1939 *Le monde est rond* (trad. Françoise Collin et Pierre Taminioux), Tierce, 1984 ; Seuil, 1991.
 1940 *Paris-France*, London, Batsford, 1940.
What Are Masterpieces, Los Angeles, Conference, 1940.
 1941 *Ida*, New York, Random House, 1941.
 1945 *Les guerres que j'ai vues*, Charlot, 1947.
 1946 *Brewsie and Willie*, Random House, 1946.

Œuvres posthumes

- 1948 *Blood on the Dining Room Floor Du sang sur le sol de la salle à manger*, Pawlet, Banyan Press, 1948.
Things as They Are, Pawlet, Banyan Press, 1948.
 1953 *Bee Time Vine and Other Pieces, 1913-1927*, New Haven, Yale University Press, 1953.
 1956 *Painted Lace and Other Pieces (1914-1937)*, New Haven, Yale University Press, 1956.
Stanzas in meditation and Other Poems (1929-1933), New Haven, Yale University Press, 1956.
 1987 *Interview transatlantique*, (trad. Marc Dachy), Transédition, 1987.
 2005 *Strophes en méditation*, Romainville, Al Dante, 2005.
 2008 *Flirter au Bon Marché*, (trad. Jean Pavans), Phébus, 2008.

POUR S'INITIER À LA « GRAMMAIRE » STEINIENNE

Mêlée à l'aventure du cubisme, elle a tenté, dans les années précédant la Première Guerre mondiale, de **transposer** dans son propre domaine du langage ce qu'il y avait de novateur dans le cubisme, qu'elle appelle « Le grand moment de peinture ». Ses « expériences » ont porté sur les rythmes et les mots. Ainsi, selon Pierre Brodin, Gertrude Stein écrit dans son « petit ouvrage expérimental » qu'est *Tendres Boutons*, des pièces courtes composées de « définitions et de portraits ou natures mortes comparables à celles de Picasso ou Braque ». Ce qui n'a pas manqué de dérouter le lecteur, tout comme les tableaux des peintres cubistes en ont dérouté plus d'un !

De même, il affirme qu'elle essaie de mettre bout à bout dans un procédé qui ressemble à du cinéma, « une série ininterrompue d'instantanés en mouvement ».

« Ce qu'il faut, c'est écrire une seule phrase vraie. [...] Ainsi, finalement, j'écrivais une phrase vraie et continuais à partir de là ¹. »

Elle prône que l'écrivain ne doit pas se relire, car les phrases justes sont celles qui sortent du premier jet. Elle veut « rompre avec le style narratif ».

Elle a bouleversé à la fois la tradition de la langue littéraire anglaise et les distinctions entre les genres.

Claude Grimal analyse en détail ce qui confère à l'écriture de Gertrude Stein sa singularité :

« Stein n'analyse pas la grammaire mais en construit une autre, dictée par ses goûts personnels. Sur le devant de la scène, Stein se dépense beaucoup pour dire son affection pour les outils de la langue, les plus petits possibles. »

Au point que Paul Desfeuilles, critique, peut définir le palmarès des amours grammaticales de Stein : « La distribution des prix s'établit en somme à peu près comme suit. 1^{er} prix : le verbe. 2^e prix : l'adverbe. L'accessit : le pronom. 2^e accessit ex-æquo : la préposition. Mention honorable : la conjonction. Au substantif : le coin. À l'adjectif : le bonnet d'âne. »

1. La plupart des citations de G. Stein est tirée des colloques qu'elle a animés aux États-Unis et rassemblés dans *Lectures in America*, qui constitue le meilleur exposé de ses théories.

Ainsi les textes poétiques promeuvent les outils de la langue, ceux qui d'habitude n'existaient que par rapport à d'autres. Ah ! Que Stein aime les éléments dérisoires de simplicité, les pronoms, les conjonctions, « *is* », tous les « petits mots qu'on ne comprend pas » aimés aussi de Charles Cros dont c'est l'expression. Les textes s'animent d'embrayeurs qui n'embrayent sur rien, d'adverbes de lieu qui ne réfèrent à aucun endroit, de pronoms personnels qui ne s'appliquent à personne. Les mots ancillaires se déploient et se multiplient. Pour le plus grand plaisir de Sherwood Anderson, lecteur de Stein, ils relèvent la tête, ils réapparaissent, « les petits mots domestiques, les mots loubards agressifs et forts en gueule, les mots économes et travailleurs, et tous les autres mots citoyens oubliés et négligés ».

À son ami, Bernard Faÿ, réticent devant ses excès grammaticaux, Stein envoie un poème sans concession, son « Portrait » tout en articles :

« Un est un article.

Ils sont utilisables. Ils sont trouvés et capables et mangeables. Et ainsi ils sont prédestinés et ornés. Le ce qui est un article. Avec eux ils sont cela. Cela que. Ils sont le point dans lequel cela est près du but.

Le en articles.

En inclusion.

Un fin finement. Un est un conseil.

...

Un un article. Un un article.

Un le même.

Un le même.

Un et le. Un et le.

...

Un article est quand ils ont des désirs.

Un est un article.

Le est un article.

Un et le. Merci. »

Chapitre premier, « Portrait de Bernard Faÿ », in *Dix portraits*, Deux Temps Tierce, 1991, droits réservés.

Ce portrait contient jeux et réflexions sur l'article, brouillant avec plaisir et simplicité ce qu'il met en évidence. L'article est défini, indéfini, « en inclusion », en héros de l'action, répété, commenté, célébré. Pas de salut hors de la grammaire. Stein effectue bien là une œuvre de sauvetage [...] »

Gertrude Stein : « *le sourire grammatical* », Claude Grimal, © Belin, coll. « Voix américaines », Paris, 1997.

EXTRAIT DU CONTE THE WORLD IS ROUND

Chapitre 1 : Rose Is a Rose

Once upon a time the world was round and you could go on it around and around.

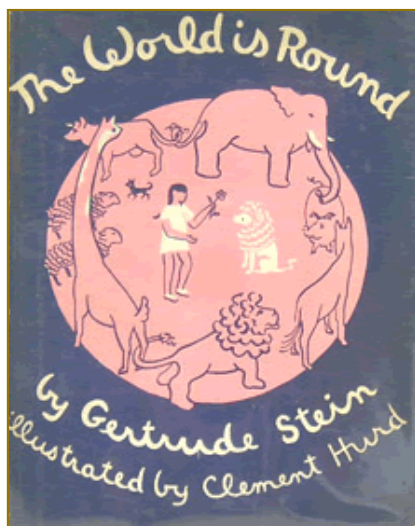
Everywhere there was somewhere and everywhere there were men and women children dogs cows wild pigs little rabbits cats lizards and animals. That is the way it was. And everybody dogs cats rabbits and lizards and children all wanted to tell everybody all about it and they wanted to tell all about themselves.

And then there was Rose.

Rose was her name and would she have been Rose if her name had not been Rose. She used to think and then she used to think again.

Would she have been Rose if her name had not been Rose and would she have been Rose if she had been a twin.

Rose was her name all the same and her father's name was Bob and her mother's name was Kate and her uncle's name was William and her aunt's name was Gloria and her grand-mother's name



was Lucy. They all had names and her name was Rose, but would she have been she used to cry about it would she have been Rose if her name had not been Rose.

I tell you at this time the world was all round and you could go on it around and around.

Rose had two dogs a big white one called Love, and a little black one called Pépé, the little black one was not hers but she said it was, it belonged to a neighbor and it never did like Rose and there was a reason why, when Rose was young, she was nine now and nine is not young no Rose was not young, well anyway when she was young she one day had little Pépé and she told him to do something, Rose liked telling everybody what to do, at least she liked to do it when she was young, now she was almost ten so now she did not tell everyone what they should do but then she did and she told Pépé, and Pépé did not want to, he did not know what she wanted him to do but even if he had he would not have wanted to, nobody does want to do what anybody tells them to do, so Pépé did not do it, and Rose shut him up in a room. Poor little Pépé he had been taught never to do in a room what should be done outside but he was so nervous being left all alone he just did, poor little Pépé. And then he was let out and there were a great many people about but little Pépé made no mistake he went straight among all the legs until he found those of Rose and then he went up and he bit her on the leg and then he ran away and nobody could blame him now could they. It was the only time he ever bit any one. And he never would say how do you do to Rose again and Rose always said Pépé was her dog although he was not, so that she could forget that he never wanted to say how do you do to her. If he was her dog that was alright he did not have to say how do you do but Rose knew and Pépé knew oh yes they both knew. Rose and her big white dog Love were pleasant together they sang songs together, these were the songs they sang.

Love drank his water and as he drank, it just goes like that like a song a nice song and while he was doing that Rose sang her song. This was her song.

I am a little girl and my name is Rose, Rose is my name.

Why am I a little girl

And why is my name Rose

And when am I a little girl

And when is my name Rose

And where am I a little girl

And where is my name Rose

And which little girl am I am I the little girl named Rose which little girl named Rose.

And as she sang this song and she sang it while Love did his drinking.

Why am I a little girl

Where am I a little girl

When am I a little girl

Which little girl am I

And singing that made her so sad she began to cry.

And when she cried Love cried he lifted up his head and looked up at the sky and she began to cry and he and Rose and Rose and he cried and cried and cried until she stopped and at last her eyes were dried.

And all this time the world just continued to be round.

Gertrude Stein, *The World Is Round*, William R. Scott, Inc., 1939 1^{re} édition, droits réservés.

Rencontre avec le metteur en scène, Ludovic Lagarde, 19 janvier 2010

n° 104

mars 2010



© MARTHE LEMELLE

Pourquoi Gertrude Stein ? Pourquoi cette pièce ?

J'avais vu des pièces de Gertrude Stein montées par Bob Wilson (l'avant-garde américaine), *Doctor Faustus Lights the Lights* montée par le Whooster Group ainsi que d'autres pièces mises en scène par Richard Foreman. De plus, Gertrude Stein est très connue dans le milieu poétique puisqu'elle a inspiré de nombreux poètes du XX^e ; de plus, de par son statut de collectionneuse, elle était célèbre dans le domaine de la peinture moderne, ainsi que dans celui de la danse, mais son théâtre est peu connu.

Hormis une traduction faite en 1982 de *Docteur Faustus*, aucune de ses nombreuses pièces n'a été publiée.

De plus, *Oui dit le très jeune homme* est très particulière dans l'œuvre de Gertrude Stein ; c'est une œuvre de maturité ; Gertrude Stein a trouvé son style depuis longtemps. C'est en fait une pièce de structure très « conventionnelle » (en tout cas pour Gertrude Stein, puisqu'elle se déploie entre actes et scènes).

Le sujet m'a aussi beaucoup intéressé : il existe en effet peu de pièces sur l'Occupation ; c'est « La meilleure » selon Léonardini ¹.

De plus, la pièce constitue un vrai choc entre le style d'un auteur sans conteste pionnière dans ce domaine, qui est influencée par **l'Art et l'Histoire** du XX^e : « cet esprit du côté de l'Art rencontre là un sujet historique, touche des choses politiques. » C'est ce qui en fait tout l'originalité.

La question du « OUI » m'a également parlé : en effet, mon premier projet musical avait été de mettre en scène deux petites pièces de Brecht datant des années vingt, trente : *Celui qui dit oui, Celui qui dit non* ; j'ai travaillé aussi sur la pièce de Nathalie Sarraute : *Pour un oui pour un non*, qui est dans un monde très éloigné et date, elle, des années soixante. Avec *Oui dit le très jeune homme*, on est entre les deux : « Cette pièce au milieu fait un pont. »

Ce qui m'a vraiment intéressé, c'est le point de vue objectif de Gertrude Stein : cette pièce arrive juste après la guerre et alors qu'on assiste à ce moment-là à la chasse aux sorcières, Gertrude Stein ne prend pas position ; elle fait montre d'humanité, de clairvoyance, d'une objectivité terrifiante. Tout cela m'a donné envie de monter cette pièce.

D'ailleurs, c'est ce que je trouve incroyable chez les Américains : cette faculté qu'ils ont à s'emparer de l'Histoire très rapidement – pensez à Chaplin qui tourne *Le Dictateur* en 1940 !

De plus, la pièce est très attachante, elle continue à être parlante.

Lorsqu'on lit deux livres que Gertrude Stein a écrits sur la France, *Paris France* et *Les guerres que j'ai vues*, on s'aperçoit que ce que Pétain a appelé « la révolution nationale » c'est-à-dire un fascisme à la française, a existé.

Quand Denise, au début de la pièce, qui incarne le pétainisme, rêve d'une vie moderne, elle parle de « pressing ² », terme qui n'était pas alors utilisé en français comme maintenant, et ce mot n'est pas employé au hasard : elle ne fait que suivre ce que les Français faisaient ! On parle souvent de la seule responsabilité de Pétain et du régime de Vichy mais pas de celle de la France : il a fallu attendre cinquante ans pour entendre un président reconnaître la responsabilité de l'État français dans la déportation durant l'Occupation ³.

Pendant la guerre, les résistants ont longtemps été appelés « terroristes ». J'ai été frappé par le fait qu'à la fin de la pièce, Henry parle de vengeance : on fait quelques purges et l'honneur est sauf... C'est comme ça qu'on ferme trop vite les blessures et qu'on met des années à régler le problème. *Oui dit le très jeune homme* est en cela toujours une pièce d'actualité ; on peut faire des parallèles avec notre époque.

J'ai été frappé, il y a de cela quelques mois, par l'éditorial du journal *Elle*, qui dénonçait les dénonciations en France !

En dehors de la partie historico-politique, je trouve que Gertrude Stein est un personnage émouvant ; à travers Constance, c'est bien elle et sa vision de la France qui parlent, lorsqu'elle évoque sa nostalgie de Paris ; cette nostalgie, on la retrouve aussi lorsque Ferdinand, au moment

1. Voir à ce sujet son article :

http://www.maisondelaculture-amiens.com/www/spectacles/oui_dit_le_tres_jeune_homme/fiche/56

2. En anglais, c'est le mot « laundry ».

3. Discours de Jacques Chirac du 16/07/1995. Le texte de ce discours se trouve sur le site de l'Élysée :

http://www.elysee.fr/elysee/francais/interventions/discours_et_declarations/1995/juillet/allocation_de_m_jacques_chirac_president_de_la_republique_prononcee_lors_des_ceremonies_commemorant_la_grande_rafle_des_16_et_17_juillet_1942-paris.2503.html

de partir pour l'Allemagne, dit : « Je me demande pourquoi j'ai le mal du pays... » Gertrude Stein était plus française que les Français alors qu'elle n'écrivait pas bien le français. Son amour de la France est incroyable ; elle ne cesse d'ailleurs de répéter : « Je ne comprends pas. »

La pièce et la mise en scène

Cette pièce a un aspect presque cornélien : tous les personnages sont agités par la guerre, mais elle n'est pas présente sur scène. Elle agit très fortement mais en restant hors champ. On est dans un huis clos, et les personnages sont agités d'une manière très classique.

On assiste au mélange de l'individuel et du politique ; l'histoire personnelle et l'Histoire sont étroitement liées : prenez par exemple Constance et Ferdinand : dans le rapport amoureux, le non de Constance traduit la neutralité de l'Amérique qui ne se décide pas ; l'imbrication se voit aussi dans les rapports de couple entre Denise et Henry : ils n'arrêtent pas de se chamailler au début de la pièce et figurent les deux attitudes opposées des Français qui cependant se côtoient.

Pour traduire cette présence de la guerre, nous avons mis une bande son durant toute la pièce ; quand les chars arrivent et occupent la zone libre, nous entendons le bruit qu'ils font et qui restituent l'affolement qu'ils provoquent. Nous avons ajouté un écran vidéo avec des repères chronologiques.

Par rapport à Avignon, les modifications vont porter sur trois grands points.

- **Le décor** : à Avignon, nous tournions avec deux autres spectacles en alternance (avec *Fairy Queen* et *Le Colonel des zouaves* d'Olivier Cadiot) ; pour cela, nous avons trouvé un procédé qui consistait à retourner un grand cube avec des éléments différents suivant la pièce. Pour *Oui, dit le très jeune homme*, il y avait un drapeau français¹.

Nous ne souhaitons pas que les personnages aient un accès à un ailleurs, il fallait cette impression de huis clos ; je voulais par ailleurs tout traiter en noir : ainsi, les différentes scènes sont entrecoupées de noirs, plus ou moins longs ; cela va rester pour cette représentation, mais comme nous disposons d'une grande salle, et d'un lieu fixe, nous allons mettre à nu la cage de la scène ; refaire un drapeau, mais plus grand. Avec des fondus au noir... Dans cette scansion au noir, ce qui devrait changer aussi au deuxième acte qui se déroule à l'intérieur du salon de Constance, c'est que nous allons essayer de reconstituer cet espace : mon idée est de constituer au fur et à mesure un intérieur, en ajoutant de nouveaux éléments à chaque noir, qui finira par être de plus en plus moderne... Il se rapprochera de nous.

La pièce débute avec le discours de Pétain, elle finira par un discours plus contemporain.

- **Les comédiens** : seules deux comédiennes reprennent leur rôle : Christèle Tual qui joue Constance et Camille Panonacle qui joue Denise. Certains acteurs n'étaient pas disponibles : c'est le cas de Pierre Baux qui incarnait Henry. Quant au jeune homme, l'acteur (Antoine) avait 22 ans en 2004, et cela n'allait plus ; j'ai donc pris un autre jeune homme, Philippe. Enfin, pour Georges, l'« ouvrier paysan », il était joué à tour de rôle par plusieurs acteurs, dont Laurent Poitrenaux, mais j'ai eu envie d'avoir Lucien Marchal, qui a été mon prof de théâtre et qui pour moi, **est** Georges...

- Il y aura aussi des changements concernant **les costumes**. Ils étaient un peu désuets et j'ai envie d'aller davantage dans la mode des années quarante, laquelle se retrouve pas mal dans la mode actuelle ; les personnages devraient être plus dans le vent, avec des habits plus chromos, plus frappants.

1. Voir à ce sujet les photos du spectacle à Avignon :

http://www.1d-photo.org/?lg=fr&fc=_b&re=k1uk4u1&so=u3u2bt2&ru=k1xnyr2&do=dfmh1p1

Rencontre avec le traducteur, Olivier Cadiot, 4 février 2010

n° 104

mars 2010



© JEAN-LUC GUÉRIN/P.O.L

Gertrude Stein et *Oui dit le très jeune homme*

« Elle fut l'égérie des Américains, elle rencontrait les Boys... Il y a chez Gertrude Stein tout un côté anecdotique qui la dessert. Il faut lire d'elle *Autobiographie de tout le monde*, ou *Picasso* : c'est très facile à lire.

Oui dit le très jeune homme est une pièce très spéciale parce que c'est la dernière. La représentation sera plus intéressante qu'à Avignon car le sujet est terriblement d'actualité. Quand on regarde les personnages, on s'aperçoit qu'ils sont doubles : Ferdinand est à la fois pour Pétain et pour la résistance, Henry est marié à Denise et lui cache son engagement, etc. On pourrait faire un schéma des personnages avec ces données, cela constituerait un réseau étrange.

Au fond, cette pièce est une tragédie de Corneille ! C'est une pièce très classique, faite de réseaux et d'oppositions ; en cela elle est très différente des autres pièces de Gertrude Stein, expérimentales, conceptuelles, dans lesquelles évoluent de nombreux personnages (dans l'une d'elle, il y en a quatre-vingt-deux !). Ce n'est pas un hasard si elle a été reçue par les Modernistes comme Cage, Bob Wilson...

Gertrude Stein est surtout connue comme auteur expérimental, collectionneuse d'art, auteur à succès, ce qu'elle abhorrait (après *l'Autobiographie d'Alice Toklas*). Ces « trois têtes » masquent les autres aspects, très riches.

Elle utilise un art de la répétition, un art de la formule à la fois fausse et vraie. Elle a travaillé pendant des années à une technique et ici, c'est prodigieux, elle met au service d'une situation sociale tout ce savoir-faire, toute cette ingéniosité. C'est ce que

Bourdieu appelle le « formalisme réaliste ¹ ».

Oui dit le très jeune homme est une saga familiale avec des personnages stéréotypés qui bénéficient de l'écriture steinienne : Denise est la dinde, Ferdinand le jeune homme hésitant, Constance l'Américaine évaporée...

Le texte possède l'étrangeté de Gertrude Stein et l'ultra familiarité d'une famille française sur laquelle elle zoome. Il y a comme un côté autobiographique, dans le phrasé des gens. Nous sommes au fin fond de la campagne française et elle parle comme une Américaine ; cela me fait penser au livre de recettes qu'a écrit Alice Toklas ² qui fourmille d'anecdotes sur leur vie quotidienne. Cela me fait aussi penser aux rapports sociaux de *La règle du jeu* de Jean Renoir, qui se passe dans un château.

La grande force de Gertrude Stein, c'est sa lucidité, ce mélange d'expérimental et de conscience locale. »

La question de la traduction

« Cela a été très compliqué de traduire cette pièce. J'avais déjà traduit Gertrude Stein, que j'aime énormément. J'avais par ailleurs participé à la traduction de La Bible chez Bayard ³, et traduit les Psaumes en vers.

J'avais comme projet de faire de *Oui dit le très jeune homme* un texte en français ; en effet, en anglais, la prose est très ponctuée, mais pas classiquement : c'est une ponctuation émotionnelle, les phrasés sont différents, ils reflètent les personnages qui s'emballent... Je voulais enlever le prosaïsme du texte en le mettant en vers. Mais il y a un gros inconvénient : les acteurs sont intimidés par les coupes, cela faisait beaucoup de parataxe sans phrases verbales.

Nous avons donc décidé de retravailler cette traduction pour cette nouvelle création afin de retrouver la ponctuation d'origine.

Dans la première traduction, il s'était agi de libérer la traduction du texte original.

Dans la deuxième, de revenir à ce texte original.

Les renseignements obtenus sont différents : on y gagne mais aussi on perd quelque chose. En vers, cela avait un côté plus désincarné.

Il faudrait faire un troisième travail : c'est ce qu'ils vont faire sur le plateau ; avec le texte d'origine, il faut desserrer le texte qui est en bloc.

C'est un texte qui est encore en discussion ⁴ ; cela relève du rapport entre les gens de plateau ; ils vont mixer...

C'est la raison pour laquelle je ne publie pas mes traductions : la vraie traduction se fait sur le plateau, je préfère...

1. Voir à ce sujet l'article sur l'ouvrage d'Olivier Cadiot *Un nid pour quoi faire*, P.O.L., 2007 :

<http://www.t-pas-net.com/libre-critique/?p=391>

2. *Le livre de cuisine d'Alice Toklas*, éditions de Minuit, 1999.

3. <http://www.biblebayard.com>

4. Lorsque j'ai rencontré Olivier Cadiot, il revenait d'une répétition où la discussion avait porté sur ce sujet-là. Alors que nous en étions là de cet échange, Ludovic Lagarde est arrivé avec un grand sourire : « Je les ai faits... dans la ponctuation... on retrouve Stein... ça fait un flot doux. »

Olivier Cadiot sera cet été artiste associé au 64^e festival d'Avignon, où deux de ses pièces - mises en scène par Ludovic Lagarde - seront à l'honneur.

Voir à ce sujet une rencontre en Avignon le 27 janvier 2010 :

http://festival-avignon.com/index.php?r=127&showYear=2010&showVideo=1696#selected_video

LES GUERRES QUE J'AI VUES - EXTRAITS

p. 21 : La guerre est ainsi : elle dure, plus elle continue à durer, et bientôt personne n'a plus rien à manger.

p. 38 : Maintenant, en 1943, tout le monde est obligé de faire pousser des choses à manger, ou courir partout pour chercher des choses à manger.

p. 39 sq : Voici nos deux servantes, deux sœurs, dans cette grande belle maison, adossée à la montagne [...] Et les deux sœurs, une cuisinière et une excellente femme de chambre, qui savent tout ce qui concerne les ennemis en temps de paix et en temps de guerre. A présent, en 1943, elles ont oublié la paix, qui peut-être n'existe pas, mais elles savent tout ce qui se rapporte aux ennemis en temps de guerre, aux vrais ennemis, aux ennemis qui sont des ennemis. [...] D'étranges noms leur furent donnés... et leurs noms étranges étaient Clotilde et Olympe.

p. 45 : Entrons dans le mois de juin 1943 : deux des jeunes gens de vingt ans sont venus nous dire adieu. Ils espèrent ne pas être tués tout de suite, mais tous ceux qui ont vingt et un ans sont obligés d'aller en Allemagne, comme otages, pour y être enfermés.

p. 73 : Aujourd'hui, en août 1943, j'ai vu un autre prisonnier qui vient de rentrer. Il était pâle et ses yeux brillaient, et, comme j'entrais dans une épicerie, je l'entendis dire : « Les cochons, les vauriens ! » L'épicier me dit :

- Ne vous effrayez pas, il parle des Allemands.

- Un armistice c'est une pause, ce n'est pas une fin, et, tant qu'il n'y a pas de paix, nous sommes en guerre, et tant que c'est la guerre, tous ceux qui aident l'ennemi sont traîtres à leur pays. Voilà mon avis, dit-il, les yeux brillants.

p. 83 : Depuis septembre 1943, on fait sauter des trains, pendant la traversée du tunnel.

p. 112 sq. : Le cousin de nos voisins vient d'être tué en Haute-Savoie. Comme il sortait de l'église entre son père et sa mère, il a été mis en joue par un homme armé d'un fusil, et, après avoir tiré, l'homme a remis son fusil en bandoulière et s'est éloigné. La victime est le fils d'un comte, une des vieilles familles du pays, pas d'argent, et des terres. Mais de quel parti était-il ? Certains disent qu'il était payé par les Allemands, mais sa cousine nous dit que non, qu'il était foncièrement anti-Allemand et avait empêché son jeune frère de s'engager dans la milice, dont le métier consiste à épier plus ou moins ses voisins. Enfin, on ne sait qu'en penser, tout est si inextricable. [...]

Sa cousine, qui nous a raconté tout ceci, a épousé un homme dont toute la famille traite Pétain de crétin et elle a été obligée d'accepter tout cela, et maintenant elle est heureuse que son frère travaille en Allemagne plutôt que d'être mêlé à eux, et même s'il était tué par l'ennemi : enfin, elle n'y comprend plus rien, rien entre les maquisards, les communistes, les Anglo-Saxons qui bombardent tout et sont les amis des Russes par-dessus le marché et Dieu sait ce qui arrivera !

p. 165 : Janvier 1944. Le propriétaire de notre pharmacie locale est ce qu'on appelle un « collabo », c'est-à-dire un de ceux qui voulaient collaborer avec les Allemands. Ils étaient assez nombreux, mais leur nombre va en diminuant.

p. 166-167 : Dans les environs, c'est tout à fait l'atmosphère de Robin Hood. Les jeunes gens des montagnes font des descentes [...] Tout le monde est content, car personne ne peut les arrêter [...] sauf les « collabos », bien sûr, qui les traitent de gangsters et se demandent ce qui arrivera

après la guerre. Les gens disent que la guerre durera éternellement ; mais, malgré cela, ils pensent qu'elle s'achève, en cette fin de janvier 1944.

p. 170-171 : Francis Malherbe nous a décrit l'Allemagne telle qu'elle est aujourd'hui, ainsi que la vie des travailleurs français qui y sont envoyés de force. Il nous en a fait un tableau excellent, nous confirmant l'absence de nourriture et de graisse, les repas faits de légumes cuits à l'eau et le fait que les ouvriers allemands reçoivent une ration de matières grasses, mais non les Français.

- Mais n'y a-t-il aucun marché noir, et ne peut-on rien se procurer ?

- Oh ! si, très facilement parmi les étrangers, mais jamais parmi les Allemands.

- Mais, dis-je, comment le font-ils ? Où le prennent-ils ?

- Ils le volent. Tous ceux qui en ont la possibilité volent quelque chose et le vendent ou l'échangent ; et c'est ainsi que s'approvisionne le marché noir ; mais, dit-il en riant, il est considérable.

Nous lui avons demandé si les Allemands étaient toujours convaincus de la victoire, surtout les jeunes.

- Comment ne le seraient-ils pas, nous a-t-il dit, le monde est fait pour eux. Les garçons de quinze ans obligent les hommes faits à leur céder leur place dans le tramway et sont naturellement convaincus de la victoire. Quand on a une situation pareille à quinze ans, on est sûr de vaincre. En réalité, ils peuvent très bien tenir encore six mois. Mon frère est prisonnier de guerre, il est lieutenant ; et, comme j'étais ce qu'ils appellent l'homme de confiance, chargé de régler les querelles incessantes entre Français et Allemands, ils m'ont donné la permission d'aller voir mon frère. Voilà quatre ans qu'il était prisonnier et que je ne l'avais vu. Je le vis arriver suivi de deux soldats, baïonnette au canon, et je fus si ému que je me mis à pleurer, mais il me dit sévèrement :

- Maîtrise-toi, ne montre aucune émotion.

Nous nous sommes assis tous deux à une table, nous avons parlé, nous nous sommes montrés les photos que nous avions sur nous. L'adjudant qui était là pour nous surveiller dit tout à coup :

- Il vous donne des photos ?

- Comment osez-vous m'accuser d'une chose pareille ? dit mon frère. Faites-moi des excuses, je l'exige ; regardez ces photos et ensuite faites-moi des excuses.

- Mais non, dit l'homme, ça va bien.

- Si, dit mon frère, regardez-les, comptez-les, examinez-les et, ensuite, faites-moi des excuses.

L'adjudant dut s'exécuter. J'étais fier de mon frère. »

p. 239 : Deux jours après le débarquement, quel changement ! Les gens se moquent ouvertement des Allemands, les filles se penchent aux fenêtres et chantent La Marseillaise.

p. 241 : Toute la jeunesse a rejoint le maquis : notre ami de la police en a fait autant.

p. 242 : Mais, à la fin de la semaine, – nous sommes au premier dimanche qui a suivi le débarquement –, on s'attend à ce que les Allemands soient partis. Et ils s'en iront, oui, ils s'en iront ! Mon Dieu ! Qu'ils sont tous heureux, pas les Allemands, mais la population ! Même ceux qui étaient « collabos », comme on dit, sont heureux. Ils étaient collabos, après tout, par peur du communisme et par peur des Allemands. Ils l'étaient aussi parce que les Allemands paraissaient très forts à certains Français, mais, maintenant, personne ne dit plus cette phrase qui nous agaçait tant : « Ils sont encore très forts ! » Maintenant que les Anglo-Américains ont montré leur force, ils ont moins peur du communisme et pas du tout des Allemands, il n'y a donc plus de « collabos », la joie est universelle, encore un peu timide, mais complète. On vient de me raconter que les garçons de Bellegarde ont fait des prisonniers allemands et les ont mis au travail, pour détruire les doryphores. C'est une occupation que tous les Français détestent, et ils se réjouissent d'être débarrassés de cette vermine grâce aux prisonniers allemands.

p. 252 : Je connais encore quelques réactionnaires endurcis qui sont convaincus que les maquisards sont tous des terroristes : nos voisins, par exemple, qui sont des gens charmants.

p. 259 sq : Il faut maintenant, et cela m'attriste, que j'explique le sentiment d'une petite partie de la population française. Je me suis violemment querellée avec nos plus proches voisins, et il faut que j'essaie d'expliquer leurs sentiments.

Je me souviens d'un récit de la guerre civile américaine : *La Crise*, par Winston Churchill, qui se passe à Saint-Louis, et où l'on voit un homme du Nord et un homme du Sud, depuis longtemps

amis, qui se demandent, au moment de la guerre civile, s'ils pourront continuer à se voir sans aborder les sujets dangereux ; et, bien entendu, ils n'y arrivent pas. Les Français, eux aussi, sont violemment divisés et ne peuvent pas éviter les sujets dangereux. [...]

Ne se battant pas, les Français eurent tout le temps de s'inquiéter, de parler, d'écouter la propagande, si bien qu'ils ont fini par ne plus savoir en quoi ils ont confiance, mais ils savent joliment bien en quoi ils n'ont pas confiance. J'ai ri l'autre jour en rencontrant le Dr Lenormant, car il surpasse tous les Français : il est anti-Russe, anti-Anglais, anti-Américain, anti-Allemand, anti-de Gaulle, anti-Vichy, anti-Pétain, anti-maquis, anti-persécution, anti-collaboration, anti-bombardement, anti-milice, anti-monarchiste, anti-communiste, anti-tout. Tout cela est compliqué. Les classes moyennes sont en majorité anti-Russes, c'est-à-dire anti-communistes. Ils sont donc contre les Anglo-Américains, parce que ce sont les alliés des Russes. Ils détestent les Allemands, mais les admirent parce qu'ils sont disciplinés et que les Français ne le sont pas. Personne n'est discipliné en France, mais, en dépit de cela, on admire ceux qui le sont, et les Allemands le sont certainement. Et surtout les Français sentent qu'ils peuvent toujours se débarrasser des Allemands, malgré leur discipline et leur puissance. Mais peut-on se débarrasser des Russes et des Anglo-Américains ? Dans les petites villes comme celle que nous habitons, les haines sont beaucoup plus violentes que dans les grandes villes, où on ne se voit pas tous les jours, et l'amertume est telle que les anti-Allemands disent aux pro-Allemands :

- Je souhaite de tout cœur que votre fils, votre mari, votre frère ne revienne jamais de cette Allemagne que vous aimez tant.

- Mais je déteste l'Allemagne, répondent les autres, et je vous déteste.

Ils détestent aussi le maquis, car, lorsque le maquis passe, les Allemands reviennent, brûlent et fusillent, et détruisent tout. Tout le monde se déteste, tout le monde se dénonce. Le maquis prend tout et emmène parfois les hommes qui ont été dans la milice. Les gens sont très montés et souvent fanatiques. Enfin, depuis qu'Henriot est mort, qui les dressait les uns contre les autres, et depuis l'avance alliée, beaucoup de gens changent d'opinion [...]

p. 285 : Le rôle du maquis a été remarquable. Aujourd'hui, ils sont arrivés, et plus nombreux que les Allemands, et sûrs de la victoire ; mais, quand ils ont commencé à bloquer les transports allemands, ils étaient sans armes, inférieurs en nombre, souvent trahis par leurs compatriotes. Malgré cela, ils réussirent à couper les voies, à bloquer le tunnel, à faire sauter les ponts et, par-dessus le marché, il leur fallait recevoir le matériel parachuté, l'emporter, le cacher, le monter et l'utiliser, tout cela dans un pays lourdement occupé et gardé, en souffrant du froid et de la faim, et de la méfiance de beaucoup de leurs compatriotes. Chaque petite troupe était obligée de se procurer sa propre subsistance, ses propres plans et sa propre morale. Nous qui avons vécu parmi vous, nous vous saluons au passage !

p. 287 : Dès la tombée de la nuit, le maquis se rassembla de tous côtés, attaqua les Allemands en fuite et en tua de cinquante à quatre-vingts environ dans les marais. Le neveu du boulanger en tua cinq et le garçon boucher quatre. Les Allemands cherchèrent à se sauver du côté d'Aix-les-Bains, mais là d'autres « maquis » les repoussèrent, et ce fut un vrai fermé de lapins. Il faisait chaud, les Allemands étaient en très mauvaise posture dans les marais ; quelques-uns cherchèrent à se rendre, mais d'autres tirèrent, et le maquis les extermina tous jusqu'au dernier. Ils revinrent alors au milieu de l'allégresse générale, et on décida de sortir les drapeaux. Nous voilà en train de courir dans toutes les directions pour essayer d'en trouver, quand, de notre bazar local, dont le propriétaire était un « collabo » bien connu, sortirent une quantité de drapeaux français, anglais, américains.

p. 289 : Les gens sont ravis de la prise de Vichy par le maquis ; c'est une bonne blague ! Ce n'est pas une armée alliée, c'est le maquis. Ils sont si contents de la plaisanterie qu'ils ont presque oublié leur rancœur contre le gouvernement. Les Français sont certainement sans rancune : ils sont incapables de soutenir longtemps leurs ressentiments, c'est à la fois leur faiblesse et leur force. Mais une bonne plaisanterie, comme la prise de Vichy par le maquis et la fuite du gouvernement, les met d'excellente humeur.

[...]

Et aujourd'hui, à midi et demie, nous avons entendu : « Attention, attention, attention ! » une voix haletante d'excitation qui nous a dit : « Paris est libre ! » Gloire ! Alleluia ! Paris est libre ! Moins de trois mois après le débarquement, Paris est libre !

p. 296 : On ne saurait le répéter trop souvent ; il est bon d'avoir deux patries dont on puisse être fier : les miennes sont l'Amérique et la France.

Extraits de *Les guerres que j'ai vues*, Gertrude Stein, traduit de l'américain par R.W. Seillière, © Christian Bourgois, Paris, 1980.



